

Extrait de Marins à la bataille de Paul Chack,
Sous-mariniens pages 129, 130,134

Le 18 avril le *Bernouilli* et le *Coulomb* appareillent de Moudros pour mouiller à Ténédos, à une douzaine de milles de l'entrée des Dardanelles. Ils sont prêts à intervenir dans le cas, d'ailleurs inadmissible, où quelque navire turc ou allemand, avide de suicide, se risquerait à sortir du détroit...

Resté à Moudros, du Petit-Thouars va trouver, le 19 avril, l'amiral Guépratte et proteste contre l'inaction dans laquelle on maintient les sous-marins français. Guépratte accompagne alors le commandant du *Joule* auprès du vice-amiral de Robeck, commandant en chef des forces navales alliées aux Dardanelles et qui, seul, peut donner l'ordre libérateur. Robeck acquiesce et met du Petit-Thouars en rapport avec le chef d'état-major commodore Roger Keyes. Celui-ci se montre peu enthousiaste. Il connaît la valeur des équipages français mais sait aussi que notre matériel n'est pas digne des marins qui l'emploient. En outre, il vient d'apprendre que le sous-marin anglais *E. 15*, parti l'avant-veille pour franchir le détroit, s'est échoué à la pointe Kephez. Son commandant et six hommes ont été tués, le reste de l'équipage est pris, le bateau est perdu...

Du Petit-Thouars est au désespoir : « On ne veut pas de nous, dit-il à Defforges, revenu le 22 à Ténédos, nous devrions faire une demande écrite... »

– Patience, répond Defforges. Vous savez que les Anglais préparent le grand débarquement¹. Laissez-les finir ce travail. Nous verrons ensuite...

Deux jours plus tard, le *Bernouilli* et le *Joule* regagnent Ténédos afin d'y reprendre leur inutile faction. Le 24, le sous-marin australien *A.E.2* et, le 26, l'*E. 14* s'engagent dans le détroit afin de remonter dans la Marmara.

Pour les nôtres, toujours rien. Du Petit-Thouars commence de perdre patience. Enfin, le 28 avril, Defforges, qui est le plus ancien des sous-mariniens français présents, reçoit, du commandant en

1. Le débarquement eut lieu les 25 et 26 avril.

chef britannique, une dépêche dans laquelle de Robeck permet d'agir... tout en dégageant soigneusement sa responsabilité. En voici la traduction :

« Informez le plus ancien des officiers de sous-marins français que, s'il considère la chose comme possible, un sous-marin pourra essayer de passer le détroit pour attaquer les navires entre Chanak et Nagara¹ demain ; il devra revenir sitôt l'opération effectuée. Je désire savoir à quel moment il se propose de donner dans le détroit et quand il compte revenir. Avisez-le que deux sous-marins de la classe *E* ont dépassé Nagara. »

Aucun renseignement n'accompagne cette dépêche. Et jusqu'alors nos bateaux ne sont jamais allés plus loin que Ténédos.

Du Petit-Thouars est dans la joie, il s'adresse à Defforges :

– Vous marchez ?

– Naturellement.

– Si nous tirions au sort...

– Vous voulez rire.

– Bien sûr ! À votre place, j'agisrais comme vous, mais je regrette joliment de ne pas être le plus ancien...

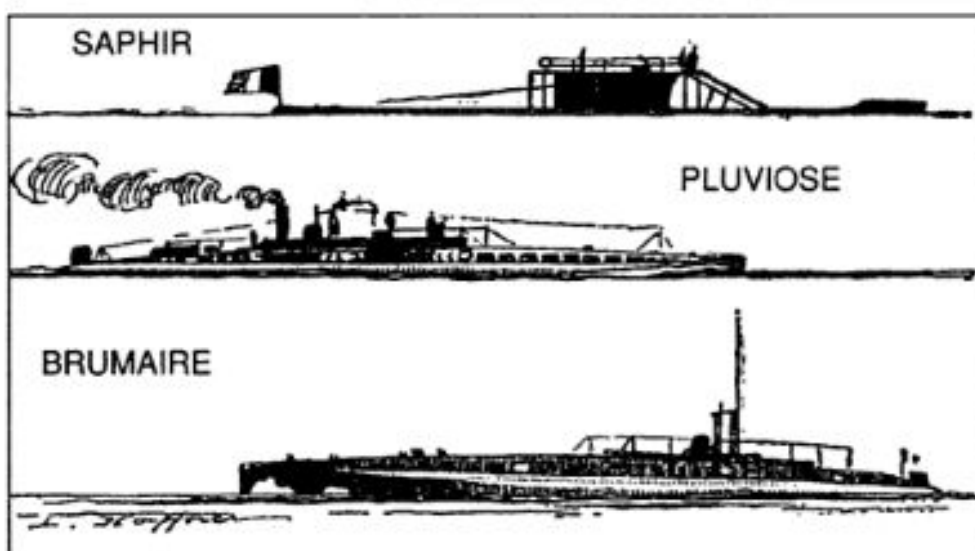
Defforges télégraphie à l'amiral :

« Le sous-marin *Bernouilli* entrera dans le détroit le 29 avril à trois heures du matin et reviendra après le coucher du soleil, si possible. »

Le 29, à l'heure indiquée, Defforges est en route avec son *Bernouilli*. À sept heures il arrive devant Kilid-Bahr², est accueilli à coups de canon et essaie de torpiller un bâtiment de guerre turc qui change de route avant d'arriver à portée. Il dépasse Chanak et ne trouve aucun navire ennemi. À refouler le courant il a dépensé toute son électricité. Ses accumulateurs sont presque à plat... Il revient alors à Ténédos après avoir vaincu, à l'aller et au retour, toutes les difficultés du passage. Defforges, qui est un rude homme et un chic

1. Entre 13 et 16 milles de l'entrée des Dardanelles, dans la partie la mieux défendue et la plus resserrée du détroit dont la largeur, en cet endroit, est de 1 200 mètres à peine.

2. Sur la rive européenne du détroit, en face de Chanak.



Ils avaient, les uns et les autres, des coques merveilleuses, ces coques dessinées par Laubeuf, copiées par toutes les marines, et dont l'Allemagne avait volé les plans.

Coques mises à part, ils constituaient des bateaux étranges, où tous les problèmes de la navigation sur l'eau et dessous avaient été résolus avec une élégante ingéniosité et, d'ailleurs, aux dépens des qualités militaires... En surface, par mauvais temps, la mer démolissait leurs gouvernails de plongée placés trop haut. Leurs appareils lance-torpilles étaient installés sur le pont, à l'extérieur, exposant les torpilles aux chocs des lames et aux pressions des plongées profondes. Leurs périscopes étaient d'une clarté médiocre, d'un grossissement insuffisant, d'une étanchéité précaire. Leur vitesse en immersion était trop faible, leur rayon d'action aussi, surtout pour les *Pluviôse*. Leur complication intérieure étonnait les Anglais.

Ils ont, quand même, fait la guerre, grâce aux chefs d'élite et aux équipages de fer qui les montaient. Entre deux randonnées, on essayait de les mettre au point, tant bien que mal.